

André Fernand — dit « Lapin »

Le disparu de Renaudière

* * *

Scène 1 — Le domaine de Fourneux, Tréban — Septembre 1939

La guerre vient d'être déclarée. André Fernand, 21 ans, et son frère aîné René reçoivent leur ordre de mobilisation. Leur père Maurice les regarde préparer leurs affaires.

Maurice Fernand (*la voix lourde, tenant la convocation*) — Vous partez tous les deux. René, André... mes deux fils.

René (*bouclant son sac, sans lever les yeux*) — C'est la guerre, Papa. On n'a pas le choix.

André (*posant une main sur l'épaule de son père*) — On reviendra. La guerre ne durera pas longtemps. Les Allemands ont déjà perdu une fois.

Maurice (*regardant ses fils, les yeux brillants qu'il s'efforce de contenir*) — Faites attention l'un à l'autre. Vous vous surveillez mutuellement, vous entendez ?

René (*serrant la main de son père*) — On se surveille. Promis.

André (*à son frère, à voix basse*) — On revient ensemble. C'est un accord.

René (*lui tendant la main, puis l'attirant dans une accolade*) — Un accord.

* * *

Scène 2 — Un camp de prisonniers en Allemagne — 1940-1941

André et René ont été faits prisonniers. Dans le baraquement, la nuit, ils chuchotent.

René (*à voix basse*) — J'ai repéré une brèche dans le grillage côté nord. Ce soir, après la relève des gardes, il y a un quart d'heure de battement.

André (*regardant autour d'eux, s'assurant que personne n'écoute*) — Tu es sûr ?

René — Sûr à quatre-vingt pour cent. Les vingt autres, c'est le risque.

André — On tente ?

René — On tente.

Ils tentent. Ils sont repris avant d'avoir atteint la forêt.

Quelques semaines plus tard. Même baraquement.

René (*à voix très basse, la lèvre encore fendue d'un coup de crosse*) — J'ai une autre idée. Le convoi de ravitaillement qui passe le jeudi...

André (*l'arrêtant d'un geste*) — René. C'est la deuxième fois. Si tu te fais reprendre encore...

René — Je sais les risques.

André (*le regardant*) — Laisse-moi essayer seul. Par un autre chemin. Si l'un de nous passe, il prévient la famille.

René (*hésitant*) — Et si ça rate pour toi aussi ?

André (*avec un demi-sourire*) — Alors je serai aussi malin que toi. Et on trouvera une troisième idée ensemble.

* * *

Scène 3 — La ferme familiale de Tréban — Quelques mois plus tard

André a réussi son évasion. Il arrive à la ferme à l'aube, épuisé, amaigri. Sa mère ouvre la porte.

Marie Fernand (*portant la main à sa bouche, les yeux écarquillés*) — André... Mon Dieu, André.

André (*s'appuyant contre le chambranle, souriant malgré l'épuisement*) — Je suis là, Maman.

Marie (*le prenant dans ses bras*) — Tu es blessé ? Tu as faim ? Depuis combien de temps tu marches ?

André — Longtemps. Beaucoup de temps. (Il regarde autour de lui — la ferme, la cour, les champs dans la lumière du matin.) Ça n'a pas changé.

Marie (*le faisant entrer*) — Rentre. Vite. On ne sait pas si...

André — René est toujours là-bas.

Marie (*baissant les yeux*) — Je sais.

André — Il essaie de s'évader. Deux fois déjà. Il va trouver.

Marie (*posant la main sur la joue de son fils*) — Toi tu es là. C'est déjà quelque chose.

* * *

Scène 4 — La ferme de Renaudière, Meillard — 9 janvier 1943

Le jour du mariage d'André avec Jeanne Krawerik. La famille est réunie.

Camille Patarin (*levant son verre, ému*) — À André et Jeanne. Et à des jours meilleurs.

Emilien Denis (*le beau-père de Jeanne, jovial*) — Des jours meilleurs ! On en a bien besoin.

André (*regardant Jeanne, souriant*) — On les aura. Ces jours meilleurs.

Jeanne (*à voix basse, pour lui seul*) — Tu y crois vraiment ?

André — J'y crois. Les Allemands ne peuvent pas rester. Ça ne peut pas durer.

Jeanne (*posant sa main sur la sienne*) — Et René ? Tu as des nouvelles ?

André (*le visage s'assombrissant légèrement*) — Pas depuis deux mois. Mais il est solide. Il trouvera un moyen.

Camille Patarin (*s'approchant, à voix basse*) — Tu sais que le maquis Hoche s'est installé dans le secteur depuis mai. Ils ont besoin d'aide.

André (*le regardant*) — Je sais. On fait ce qu'on peut. Discrètement.

Camille — On peut faire plus que discrètement.

André (*après un silence, regardant Jeanne puis Camille*) — On en parlera. Pas ce soir. Ce soir, c'est un autre jour.

* * *

Scène 5 — La ferme de Moladier, Besson — 6 juin 1944

Le jour du débarquement. Le camp Danièle Casanova se constitue. André Fernand, dit « Lapin », prend ses responsabilités.

Un jeune maquisard (*serrant la main d'André*) — On dit que vous connaissez le secteur mieux que personne. Que vous savez où installer le camp.

André (*regardant la carte*) — Je connais chaque ferme, chaque bois, chaque chemin entre Meillard et Besson. Ma belle-famille est à Renaudière. C'est l'endroit idéal. Discret, bien ravitaillé, et on peut compter sur les gens.

Le chef de camp — Tu en es sûr ?

André (*sans hésiter*) — Sûr. Ma femme est là-bas. Mon beau-père aussi. Ce sont des gens bien.

Le chef — Et si ça tourne mal ?

André (*levant les yeux de la carte*) — On s'adapte. C'est pour ça qu'on est là.

* * *

Scène 6 — Le camp de la Renaudière, 14 juillet 1944 — Le soir

Le grand périple du 14 juillet. André rentre au camp en boitant. Jeanne l'attend.

Jeanne (*le voyant arriver en boitant, s'approchant rapidement*) — André ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

André (*grimaçant, s'appuyant contre le mur*) — Le genou. Je me suis fait mal dans la journée. Ce n'est rien.

Jeanne — Ce n'est pas rien. Tu ne peux pas marcher normalement.

André — Ça ira mieux demain.

Jeanne (*le guidant vers la chambre chez les Denis*) — Tu restes allongé. Je vais voir ce qu'on peut faire.

André (*s'asseyant sur le lit, soupirant malgré lui*) — Tu aurais vu les gens, Jeanne. Dans les villages. Ils sortaient sur le pas de leurs portes pour nous regarder passer. Certains pleuraient.

Jeanne (*s'agenouillant pour examiner le genou*) — Je sais. On les a vus passer à Meillard aussi. (Elle lève les yeux.) Tu leur as fait peur, tu sais.

André — Peur ?

Jeanne — Peur pour vous. De ce qui pourrait arriver après. (Sa voix se brise légèrement.) Moi aussi ça m'a fait peur.

André (*lui prenant la main*) — Ça va aller. Je reste là cette nuit. Je me repose. Demain je rejoins les camarades.

* * *

Scène 7 — La chambre chez les Denis, nuit du 15 au 16 juillet

André est allongé, le genou immobilisé. Dans la nuit, des coups de feu éclatent au loin.

André (*se redressant brusquement dans le noir*) — Des coups de feu. C'est le camp.

Il essaie de se lever. La douleur dans le genou le cloue au lit.

Jeanne (*réveillée en sursaut, le retenant*) — André ! Tu ne peux pas...

André (*tendant de se mettre debout, s'effondrant*) — Mes camarades sont attaqués. Il faut que j'y aille.

Jeanne — Tu ne peux pas marcher ! Tu ne peux pas courir !

André (*les mains crispées sur le bord du lit, impuissant, écoutant les détonations qui s'éloignent*) — Ils décrochent. Ils fuient dans les bois. (Un silence.) Sans moi.

Jeanne (*s'asseyant à côté de lui, lui prenant les mains*) — Ils connaissent le terrain. Lucien Depresle les guide. Il les sortira de là.

André (*regardant dans l'obscurité*) — Je suis le seul à ne pas pouvoir partir.

Les coups de feu s'éteignent peu à peu dans la nuit. Le silence revient. Un silence qui pèse.

* * *

Scène 8 — La ferme de Renaudière, matin du 17 juillet

Les Allemands reviennent sur les lieux de l'attaque. Ils fouillent les fermes. André est dans la chambre quand ils arrivent.

Un soldat allemand (*entrant dans la pièce, arme levée*) — Raus! Debout!

André (*se levant péniblement, le genou toujours douloureux*) — Je suis blessé. Je ne peux pas marcher vite.

Le soldat (*le poussant vers la sortie*) — Schnell! Vite!

Emilien Denis (*dans la cour, les mains levées, à André*) — André... ils prennent tout le monde.

André (*à son beau-père, à voix très basse, en passant près de lui*) — Ne dites rien. Sur la Résistance, sur le camp, sur les hommes... rien du tout.

Emilien Denis (*baissant les yeux, mal à l'aise*) — Bien sûr.

Les soldats alignent les prisonniers dans la cour. André regarde la grange — les Allemands y mettent le feu. La grange qui abritait les maquisards du camp Casanova s'embrase.

André (*regardant les flammes, la mâchoire serrée*) — Ils brûlent tout.

* * *

Scène 9 — La ferme des Planche, hameau de Pilote — 17 juillet, matinée

Encadré par des soldats, André traverse les prés. On le fait passer par plusieurs fermes. Chez les Tabutin, la mère de famille lui parle à voix basse.

Madame Tabutin (*s'approchant d'André sous prétexte de lui donner à boire, à voix très basse*) — Par l'arrière de la maison. Il y a une porte. Les soldats ne la voient pas d'ici.

André (*à voix infime, regardant droit devant lui pour ne pas attirer l'attention*) — Combien de soldats autour de moi ?

Madame Tabutin (*feignant d'arranger quelque chose*) — Trois. Mais l'un d'eux surveille l'autre côté.

André — Mon genou... je ne peux pas courir.

Madame Tabutin — Essayez quand même.

André (*après un silence*) — Si je suis repris, c'est vous qui en payez les conséquences. Vous et votre famille.

Madame Tabutin — C'est mon risque à moi.

André (*la regardant une fraction de seconde, les yeux brillants*) — Merci. (Un temps.) Je ne peux pas.

Les soldats le font repartir. Madame Tabutin les regarde s'éloigner, les mains croisées sur son tablier.

* * *

Scène 10 — Dans les prés, vers Pilote — 17 juillet, milieu de matinée

Les soldats font déterrer à André les corps de trois collaborateurs fusillés par le maquis.

L'officier allemand (*en français, froidement*) — Tu connais ces hommes ?

André (*regardant les corps, le visage impassible*) — Non.

L'officier — Tu mens. Ce sont des informateurs. Ils ont été tués par ton maquis.

André — Je ne connais pas ces hommes.

L'officier (*s'approchant*) — Tu es du maquis Casanova. Tu étais leur officier de liaison. Tu connais tout le monde dans ce secteur. (Un temps.) Alors ?

André (*le regardant sans baisser les yeux*) — Non.

L'officier fait un geste. Les soldats remettent André en route. C'est la dernière fois que des habitants du secteur le verront.

* * *

Scène 11 — La prison de Clermont-Ferrand — Fin juillet 1944

Maurice Fernand et sa fille Anna ont fait le voyage jusqu'à Clermont-Ferrand, portant des vêtements pour André.

Maurice Fernand (*tenant le paquet soigneusement ficelé*) — Mon fils. André Fernand. Il est détenu ici. On nous a demandé de lui apporter des affaires.

Le soldat (*vérifiant un registre, sans lever les yeux*) — Fernand.

Maurice — André Fernand. Arrêté à Renaudière, Meillard, le 17 juillet.

Le soldat (*après un long silence*) — Laissez les affaires.

Anna — On peut le voir ?

Le soldat — Non.

Maurice (*la voix qui tremble légèrement*) — Juste cinq minutes. Pour savoir s'il va bien. Pour qu'il sache qu'on est là.

Le soldat (*refermant le registre*) — Non. Laissez les affaires. Partez.

Maurice pose le paquet sur le comptoir. Ses mains ne tremblent pas. Tout le reste tremble.

* * *

Scène 12 — Quelques semaines plus tard — Deuxième tentative

Anna et sa soeur Odette reviennent à la prison de Clermont. Un soldat différent les reçoit.

Anna (*posant un nouveau paquet*) — André Fernand. Nous sommes ses soeurs. On revient lui apporter des affaires.

Le soldat (*regardant le paquet, puis les deux femmes*) — Attendez.

Il disparaît un long moment. Revient avec le paquet.

Le soldat (*tendant le paquet aux deux femmes*) — Il est toujours vivant.

Odette (*agrippant le paquet*) — Comment vous le savez ?

Le soldat (*avec une étrange gravité*) — Les vêtements que vous lui aviez apportés la première fois... ils sont encore chauds.

Un silence. Anna et Odette se regardent.

Anna (*à voix basse*) — On peut le voir ?

Le soldat — Non.

Anna — S'il vous plaît. Juste le voir. Pour qu'il sache...

Le soldat (*baissant les yeux, refermant le guichet*) — Partez.

Les deux soeurs repartent dans la rue. Odette serre le paquet contre elle. Les vêtements sont encore chauds.

Odette (*à voix basse, dans la rue*) — Il est vivant. Il est là, quelque part dans ce bâtiment, et il est vivant.

Anna (*la voix blanche*) — Oui. (Elle regarde la façade de la prison.) Pour l'instant.

* * *

Scène 13 — La ferme de Tréban — Semaines plus tard

La famille attend. Les semaines passent. Aucune nouvelle d'André. Un voisin revient d'un voyage à Clermont.

Le voisin (*à Maurice, à voix basse dans la cour*) — J'ai essayé de me renseigner. Discrètement. À la prison du 92e RI.

Maurice — Et ?

Le voisin (*baissant les yeux*) — André n'y est plus. Il a été transféré. Mais personne ne sait où. Ni quand.

Maurice (*immobile, le regard dans le vide*) — Transféré.

Le voisin — Peut-être vers l'Allemagne. Peut-être ailleurs. Ils ne disent rien.

Maurice (*à voix très basse*) — Il a résisté. Je le sais. Il n'a rien dit.

Le voisin — Comment vous pouvez en être sûr ?

Maurice — Parce que si André avait parlé, les camarades auraient été arrêtés. Ils ne l'ont pas été. André n'a rien dit. (Il lève les yeux.) Même sous la torture... il n'a rien dit.

Un long silence dans la cour de la ferme. Le vent souffle sur les champs de Tréban.

* * *

Scène 14 — La ferme de Renaudière — Après la Libération

Jeanne attend. Le camp a été libéré. Les camarades reviennent. André, non.

Un camarade du maquis (*venant trouver Jeanne, le chapeau à la main*) — Jeanne... on n'a pas de nouvelles. On cherche. On demande partout.

Jeanne (*les bras croisés, le regard fixe*) — Il était à Clermont en juillet. Ses soeurs l'ont... presque vu. Les vêtements étaient encore chauds.

Le camarade — Je sais. On a retrouvé sa trace jusqu'à Saint-Pourçain. Après... rien.

Jeanne (*à voix très basse*) — Rien.

Le camarade — On ne renonce pas. Les archives allemandes...

Jeanne (*l'interrompant doucement*) — Merci. Je sais que vous cherchez.

Le camarade repart. Jeanne reste seule dans la cour de la ferme de Renaudière — la ferme où elle avait épousé André en janvier 1943, la ferme dont il avait guidé les maquisards, la ferme dont la grange avait brûlé.

Jeanne (*pour elle-même, regardant les champs vides*) — Où es-tu, André ?

Personne ne répondra jamais.

* * *

*André Camille Fernand, dit « Lapin », adjudant-chef puis lieutenant FTPF,
fut arrêté le 17 juillet 1944 à Renaudière, Meillard.*

*Après un passage par Saint-Pourçain-sur-Sioule et la prison de Clermont-Ferrand,
il disparut.*

*L'acte de disparition rédigé en 1947 mentionne une déportation en Allemagne,
direction inconnue.*

Il avait 25 ans.

Il avait guidé le camp Danièle Casanova jusqu'à Renaudière.

***Il était le seul à n'avoir pu fuir lors de l'attaque du 16 juillet —
immobilisé par un genou blessé le jour du défilé du 14 juillet.***

Il n'a jamais reparlé.

Nul ne sait aujourd'hui ce qu'il advint d'André Fernand.

Nul ne le saura peut-être jamais.

N'oublions pas.